

Chris Younès

École supérieure d'architecture

L'intranquillité de la recherche architecturale

Désormais, la recherche sous toutes ses formes est au cœur du devenir des écoles d'architecture, et le développement des doctorats en architecture fait partie de cette dynamique. Il y a une dizaine d'années, le débat portait sur la possibilité et la pertinence de la création de doctorats en architecture¹; aujourd'hui, c'est sur ce qu'est un doctorat en architecture que l'attention est focalisée, et ce en liaison à la fois avec de fortes évolutions de l'enseignement et des métiers, une forte demande étudiante et des injonctions de la part des instances en charge de l'enseignement de l'architecture. Il est largement reconnu que ce développement devrait participer à l'adaptation à l'évolution des métiers et aux expertises attendues. C'est d'ailleurs tout un renforcement d'une culture de recherche et de son milieu qui sous-tend la réforme licence-master-doctorat (LMD – dont les textes fondateurs datent de 2002) en Europe, que ce soit comme enseignement, laboratoires et publications. Le nombre d'enseignants habilités à diriger des recherches, encore très limité, se renforce, ainsi que les laboratoires d'accueil des doctorants dans les écoles. Les doctorats dans cette discipline se multiplient, la plupart optant pour des épistémologies et méthodologies interdisciplinaires. À ceci s'ajoute le fait que le domaine de la recherche et de la création est aujourd'hui en pleine interrogation académique,

que ce soit en termes de structuration institutionnelle, de dispositifs adaptés de formation en master, de constitution de domaines spécifiques et de postures épistémologiques à réinventer quant aux rapports entre théorie et pratique. Car la recherche en tant que production de connaissances dynamiques, mise en partage et transmission se révèle devenir une ressource incontournable pour prendre part aux transformations des sociétés et des milieux de vie, et ce notamment afin de réinventer d'autres possibles plus appropriés dans le contexte d'un nouveau paradigme écologique.

Paradoxes disciplinaires

Toute discipline n'en finit pas de construire et reconstruire son propre objet, ses problématiques, ses méthodes, ses modèles, ses références, de se redéfinir, de se légitimer, voire de perdre de son influence, s'affaiblir et même disparaître. Le doctorat est une étape déterminante de ce processus, la discipline (du latin *disciplina*) signifiant aussi bien l'«action d'apprendre, de s'instruire» (et par suite l'«enseignement, doctrine, méthode, éducation») que la «formation disciplinaire» (Rey, 1992). Edgar Morin (2003) a souligné que :

la discipline est une catégorie organisationnelle au sein de la connaissance scientifique: elle y institue la division et la spécialisation du travail [...]. Bien qu'englobée dans un ensemble scientifique plus vaste, une discipline tend naturellement à l'autonomie par la délimitation de ses frontières, le langage qu'elle se constitue, les techniques qu'elle est amenée à élaborer ou à utiliser, et éventuellement par les théories qui lui sont propres. L'organisation disciplinaire s'est instituée au XIX^e siècle notamment avec la formation des universités modernes, puis s'est développée au XX^e siècle avec l'essor de la recherche scientifique; c'est-à-dire que les disciplines ont une histoire: naissance, institutionnalisation, évolution, dépérissement, etc.; cette histoire s'inscrit dans celle de l'université qui, elle-même, s'inscrit dans l'histoire de la société.

Dans l'évolution des sciences, il est notoire que la rigueur et la spécialisation ont conduit à délimiter des objets afin faire advenir une forme donnée de connaissance, et d'éviter sa dilution, avant d'envisager des coopérations avec d'autres disciplines – chaque science ou discipline construisant son domaine propre, déterminé par ses méthodes d'investigation, ses types d'approche et ses systèmes de validité.

L'intersection des disciplines comme heuristique architecturale

Cependant, les disciplines ne manquent pas de se superposer les unes aux autres et de se rencontrer autour de questions ou de phénomènes communs, que chacune peut aborder selon un aspect particulier et en fonction de ses méthodes et références. Une exigence double caractérise donc les productions de connaissances scientifiques: celle de la spécialisation et celle du croisement des savoirs.

Il est patent que tel domaine se trouve lié à tel autre, s'influençant et s'appuyant mutuellement; ceci est particulièrement évident en architecture, qui requiert de nouvelles pratiques scientifiques en liaison avec des formes de circulation de concepts nomades, comme y invite Michel Serres. À savoir des communications et des interférences entre des savoirs et des pratiques plutôt que des rapports fermés et étanches. En fait, remarque-t-il, il s'agit de considérer les champs et disciplines comme «un continuum qui est le siège de mouvements et d'échanges: méthodes, modèles, résultats circulent partout en son sein, exportés ou importés, de tous lieux en tous lieux... Le nouvel esprit scientifique se développe en une philosophie du transport: intersection, intervention, interception [...] l'intersection est heuristique, et le progrès est entrecroisement: on rend compte ainsi de la complexité» (Serres, 1972), car la réalité inclut toutes les disciplines et la pensée est une.

Cette interdisciplinarité, voire *transedisciplinarité* (Paquot, 2007), est ainsi appelée à ouvrir de nouvelles heuristiques d'interfécondation pouvant résulter d'un échange polyphonique contribuant à faire émerger une autre façon de voir et penser le monde, et à élargir le domaine du connu, de telle sorte que les champs de problématisation puissent s'ouvrir et s'affiner, pour mieux appréhender le monde et l'humain. Ce que Deleuze (2003) souligne à propos de la philosophie pourrait s'appliquer à l'architecture ou au paysage, étant donné qu'ils ont aussi «à voir avec les autres pratiques, artistiques ou scientifiques», étant précisé que «rencontrer avec son propre travail le travail des musiciens, des peintres ou des savants est la seule combinaison actuelle qui ne se ramène ni aux vieilles écoles ni à un néomarketing» et que «tout travail s'insère dans un système de relais».

La recherche en architecture impliquant à la fois les sciences de l'observation et, avec le projet, celles de la transformation, les interférences et intersections disciplinaires, qui s'avèrent indispensables pour traiter la complexité du réel, nécessitent des dispositifs de captage de l'intrication

des phénomènes spatio-temporels. Edgar Morin (2004), qui s'est fait le théoricien de la pensée complexe, considère qu'elle requiert d'adopter « une marche zigzagante, le problème de la complexité, si l'on se réfère au sens latin de *complexus* "tissé ensemble", étant de relier des savoirs, à partir d'outils cognitifs qui manquent dans le type de connaissance qui nous a été enseigné ». Cette démarche cherche à travailler dans un système ouvert qui n'évacue pas l'incertain, le hasard, ou les limites de la connaissance, ce qui peut la prémunir des simplifications rationalisantes et des systèmes clos. Il rappelle que Max Weber a dénoncé « la "cage de fer" de la rationalisation et de la mécanisation », et Husserl le point aveugle de la science qui, centrée sur l'objet scientifique, méconnaît la part du sujet qui le produit. La méthode élaborée pour penser la complexité avec l'espoir de réconcilier la culture scientifique et la culture humaniste « demande à la fois le plein-emploi de la subjectivité et le plein-emploi de l'objectivité, satisfaisant à la fois l'exigence d'empathie et d'amour, mais aussi celle de distance » (Morin, 2004b).

La recherche et l'enseignement d'architecture à l'épreuve du projet

Le projet, qui est au cœur de la pratique architecturale, urbaine et paysagère et de leur enseignement, est plus difficilement au sein de la recherche. En tant qu'il résiste à la théorie et la suscite, il constitue un seuil critique, que ce soit par une recherche dans le projet, sur le projet ou par le projet. Clé de voûte de la discipline architecturale, il ouvre comme l'expose Derrida (1987) « à d'autres questions sur la possibilité de la discipline, sur l'espace de l'enseignement, à d'autres expériences théoriques et pratiques. Non seulement au nom de la sacrosainte interdisciplinarité qui suppose des compétences attestées et des objets déjà légitimés mais en vue de "jets" (projets, objets, sujets)

nouveaux, de gestes nouveaux encore inqualifiés » dans des processus complexes d'invention du penser/faire. On peut considérer qu'il s'agit d'un axe de recherche qui peut être qualifié d'émergent mettant en jeu de multiples interférences. Et ce, contrairement à un état d'esprit qui tend à partager et à découper le savoir en territoires clos. Le cadre théorico-pratique paradoxal du projet (Younès, 2005) peut être explicité en trois points :

- Certes, le projet architectural peut être analysé comme un champ de rationalité, c'est-à-dire une démarche démonstrative et cohérente (*more geometrico*) et comme un principe d'économie qui consiste à employer au mieux les éléments utilisés. Mais il comporte aussi une part irréductible d'« insu », d'intuition et de poésie indicible exprimant des latences architecturales, urbaines et paysagères.

- D'autre part, si le projet ne se fait pas *ex nihilo* et qu'il y a de l'existant à saisir et à respecter, il n'en reste pas moins que dans cette mise à l'épreuve, il s'agit aussi de savoir projeter des transformations. Entendons par là une capacité à concevoir ce qui n'existe pas encore dans la réalité mais qui est appelé à y prendre corps. Il importe alors d'élucider ce « possible » dans son rapport au réel, sachant que cette articulation exprime ce dont l'architecture est en charge dans les unions et désunions ambiguës du temps et de l'espace.

- Enfin, si l'intentionnalité du projet amène à traiter des informations complexes, celles-ci ne suffisent cependant pas à réduire les dimensions d'incertitude et d'inachèvement du savoir, inhérentes au processus de conception architecturale.

En tant que langage rationnel et sensible qui rend visibles des relations et établit certains rapports d'espaces et de mesures, le projet largement lié à des observations et des savoirs antérieurs s'avère cependant ne pas découler seulement de connaissances préalables; il se trouve pris dans un champ de tensions dont une part déterminante relève d'une interprétation expérientielle, que ce soit dans la façon de traiter le programme, le milieu ou la matière ou de les articuler rythmiquement. Il y a toujours

un au-delà des choses à explorer. Le projet peut participer en l'exprimant d'une révélation de ce qui reste cependant latent. Cette praxis architecturale constitue un apport original et stratégique à la recherche, et amène à la repenser entre rationalité et création. En France comme dans les pays anglo-saxons, différentes terminologies sont à noter qui manifestent la difficulté et participent à la fois à un éclaircissement et à une confusion : recherche sur l'architecture, recherche action, recherche performative, *practice based research*, *design research*, *research by design*, etc. Quoi qu'il en soit, ces différentes appellations renvoient à une recherche protéiforme sur, avec et à partir de l'architecture, certaines mettant l'accent sur la conception, d'autres sur la réalisation ou sur la réception de l'architecture.

Vers une alter-culture de la recherche à inventer

La Concertation nationale sur l'enseignement et la recherche en architecture, lancée en 2012 en France par le ministère de la Culture, dont dépendent les écoles d'architecture, a réaffirmé les enjeux et défis de la recherche par le projet (*research by design*); celle-ci, particulièrement délicate, comme nous l'avons souligné, dans la mesure où elle renvoie à la fois au théorique et au pratique, marque l'importance de l'expérimentation et du langage ainsi que de la dynamique créative. Le débat organisé au Collège de France le 16 janvier 2015, intitulé « L'architecture, entre pratique et connaissance scientifique », a mis en évidence les rapports entre l'essor de la recherche en France et le renouvellement de l'architecture qui s'est fait jour depuis le milieu des années 1960, avec le soutien de différentes structures. Il a été rappelé que le travail scientifique a amené de nombreuses disciplines à coopérer autour d'un objet de recherche commun, mais aussi que recherche fondamentale et expérimentation, au départ distinguées,

se sont avérées en fait avoir de fortes connexions et complémentarités. Cependant, il est à remarquer que globalement, c'est la part créative qui a été une fois de plus minorée, car elle est particulièrement difficile à cerner, alors même que la tension entre rationalité et créativité se trouve mise en avant, ainsi que le manifeste le dossier qui vient d'être édité par le ministère de la Culture, diffusé en 2015 auprès des doctorants des écoles d'architecture (Thibault et Garric, 2015).

En fait, c'est toute une culture de la recherche d'un autre type qui est à repenser. Les écoles d'architecture sont certainement, avec les écoles d'art, des terrains particulièrement appropriés pour les explorer, notamment en liant les séminaires théoriques et l'enseignement du projet. Ainsi dans le cadre d'un post-diplôme intitulé Architecture des milieux², le choix de la recherche par le projet sur hypothèse est exploré comme tremplin vers des recherches autres. Depuis sa mise en place en 2005, ce post-master cosmopolite a choisi de s'inscrire dans une démarche alliant les réflexions sur le statut épistémique et prospectif du projet. Ce qui amène à interroger les concepts, opérations, représentations et expressions mobilisés au cours du processus de conception. Mais aussi à questionner les formes pédagogiques interdisciplinaires adaptées à l'invention d'une « transdisciplinarité ». Il est demandé que le mémoire-projet en explicite les différentes facettes propositionnelles et leurs impacts potentiels en termes environnementaux, de révélation des ressources latentes et de ménagement des milieux habités concernés. L'accent est mis sur l'importance d'un socle de problématisation, mais en l'articulant à un cadre conceptuel opératoire visant à résister, relier, régénérer et recréer, afin de faire émerger un « savoir transmissible et cumulatif » suivant l'expression d'Antoine Picon. Reste à compléter cette amorce par des doctorats centrés sur le projet en charge d'anticiper entre « présent du passé » (saint Augustin) et présent du futur.

Le chantier de doctorats d'un autre type

Le projet sollicite l'architecture, dans le sens qu'en donne Derrida: «*sollicitare* signifie en vieux français ébranler comme tout faire trembler en totalité³». On assiste aujourd'hui avec ce chantier à une forme de renversement de l'ordre épistémique dans un croisement du théorique, du pratique et du poétique, puisqu'il s'agit d'explorer et de déterminer de manière académique la place, le parcours et l'impact de la production et de la technè architecturale. La question du statut et de la richesse plurielle du savoir y est relancée. Sous sa forme verbale, le mot de «savoir», issu du latin populaire *sapere* au sens «d'avoir du goût, d'exhaler une odeur», a été employé d'abord dans le sens général d'avoir connaissance de quelque chose, puis au sens d'être en mesure de pratiquer un art grâce à des connaissances mais en intégrant sagesse, intelligence et habileté. Or la forme nominale en vient à privilégier actuellement le seul savoir comme contenu de connaissance jusqu'à en faire

même un système désincarné ou encore un synonyme de science, contribuant à occulter la strate expérientielle du sentir et de l'émouvoir.

Encadrant à la fois des doctorats d'architecture et de philosophie, il m'apparaît que la recherche doctorale en architecture est confrontée à réintroduire ce qu'il en est du sens et des sens en situation, dans une quête vacillante et ouverte, de ce qui met en mouvement et qui reflète la désorientation de l'homme contemporain face à ses responsabilités dans la fabrique de ses milieux de vie. Il s'agit d'être à même d'ouvrir avec les doctorats d'architecture une exploration d'un autre type, afin de ne pas s'enfermer dans les seules technosciences mais d'envisager comment et en quoi le politique et le poétique sont engagés dans le passage à l'acte architectural et sa transmission. Ces recherches-crétions qui sont à favoriser requièrent, face à la complexité des savoirs, des données et des enjeux, de faire évoluer les outils de conception et de représentation en interrogeant encore et encore ce dont est en charge l'architecture, tout en instaurant des dynamiques épistémiques de re-initialisation.

NOTES

1. Ainsi en France, c'est à partir de 2005 qu'a été institué le doctorat d'architecture. Cf. Younès, 2005.
2. À l'École spéciale d'architecture, une école associative qui a vu le jour il y a 150 ans à Paris.

3. Dans sa conférence «La Différence» prononcée à la Société française de philosophie le 27 janvier 1968.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DELEUZE, G., *Deux régimes de fous*, textes et entretiens, 1975-1995, Paris, Minuit, coll. «Paradoxe», 2003.

DERRIDA, J., «52 aphorismes pour un avant-propos», *Mesure pour mesure. Architecture et philosophie*, n° spécial des *Cahiers du CCI*, 1987, p. 7-13.

MORIN, E., «Sur l'interdisciplinarité», *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* n° 12, 2003, p. 16-20.

MORIN, E., «Penser la complexité», *Le Magazine littéraire*, n° 437, déc. 2004, p. 92-97.

PAQUOT, T., «Transedisciplinarité», *EspacesTemps.net*, 2007. En ligne sur: <www.espacestems.net/articles/transedisciplinarite/>, consulté le 13/06/2015.

REY, A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992.

SERRES, M., «L'interférence», in SERRES, M., *Hermès II*, Paris, Minuit, 1972, p. 2-17.

THIBAUT, E., et GARRIC, J.-P. (dir.), dossier «Trajectoires doctorales 2», *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n° 30/31, 2014.

YOUNÈS, C., «L'intranquillité des doctorats en architecture entre disciplines et projets», in *The Unthinkable Doctorate - L'impossible doctorat*, Bruxelles, Sint-Lucas School of Architecture, 2005, p. 437-443.